philippe adam





jours de chance

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Verticales

De beaux restes, 2002

La société des amis de Clémence Picot, coll. « Minimales » 2003

Canal Tamagawa (avec Fabrice Ravel-Chapuis), 2005

Ton petit manège, 2008

Les centenaires, 2010

Chez d'autres éditeurs

Chirurgie, Inventaire/Invention, 2002

Le syndrome de Paris, Inventaire/Invention, 2005

France audioguide, Inventaire/Invention, 2007

Les légumes verts (photographies d'Aurélie Pétrel), Le bleu du ciel éditions, 2010

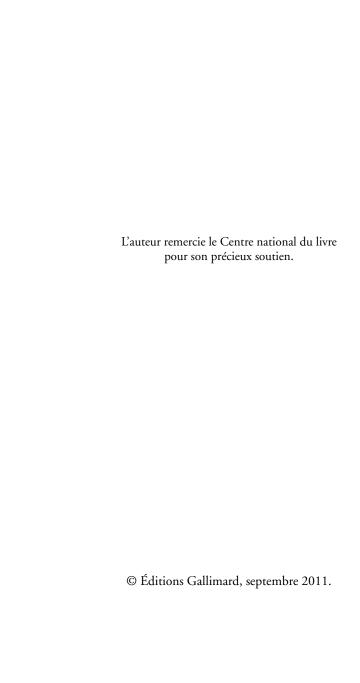
Il manque une pièce (avec Fabrice Ravel-Chapuis et Jean Guidoni), Joca Seria, coll. Extraction, 2011

jours de chance

philippe adam

jours de chance

verticales



«Qui n'a pas d'argent n'a pas de cœur.»

Antonio Lobo Antunes

«On ne vit pas comme un lion, même pour une minute, il s'en faut : on vit quelque chose de bien inférieur à un mouton pendant des années et on sait que cela doit être ainsi. »

Antonio Gramsci



Le 18 juillet, mon compte a été crédité, je me suis levé, je suis allé à la banque et j'ai su que je n'aurais plus jamais de problèmes d'argent, il faisait chaud, les gens rêvaient de partir en vacances et moi j'étais millionnaire.

On se souvient de ce qu'on a gagné, ce qu'on a perdu on le met de côté, dans une case de la mémoire qui n'est pas rancunière.

Dans la famille, ils ont toujours l'impression qu'on ne leur en donne pas assez, qu'on ne pense pas à eux et qu'on est devenu égoïstes. Pourtant, Gilbert a choisi pour son frère aîné un logement en plein centre-ville, ses parents ont eu droit à une croisière en Égypte mais ils se sont plaints de la chaleur et de la nourriture, ils sont partis au Canada, ils sont allés aux Baléares, au Maroc et en Australie et à chaque fois ils ne nous ont pas dit merci, on reçoit des cartes postales du genre À peine

remis de nos cent cinquante mille heures d'avion nous nous sommes fait voler nos papiers, nos bagages ont été égarés, les petits déjeuners de l'hôtel sont infects, ton père est tombé malade, nous espérons être bientôt rentrés. Dès qu'ils reviennent ils s'empressent de convoquer toute la famille, nous invitant pour le plaisir de nous raconter en détail comment l'eau coulait noire dans la salle de bains, comment ils furent maltraités au hammam et les perfidies d'un garçon d'étage qui, au lieu de cirer leurs chaussures les leur rapportait toutes crottées, et ils ont des cadeaux pour tout le monde, sauf pour nous, parce que vous deux on ne sait jamais quoi vous offrir, vous qui avez déjà tant, dit en souriant la mère de Gilbert, mais je sais bien qu'au fond elle pense qu'on ne fait pas de cadeaux aux riches.

J'avais du mal avec les nombres. Quand on me parlait d'1 million j'hésitais sur la quantité de zéros à mettre derrière le 1, et s'il me fallait signer, comme pour mon premier domaine, un chèque de trois millions sept cent quatre-vingt-trois mille deux cent cinquante-neuf euros et zéro centimes, j'étais embarrassé au moment de mettre cette somme en chiffres, j'aurais voulu qu'une machine l'écrive à ma place ou que le notaire s'en charge, au lieu de quoi le notaire me regardait remplir lentement mon chèque, comme si j'étais un enfant apprenant à colorier des clowns et des éléphants, un gamin qu'on féliciterait

bientôt, malgré sa langue sortie par-dessus son gros stylo-feutre, d'y être arrivé, tête penchée sur la page, malhabile, d'avoir réussi, de n'avoir pas trop débordé.

Avec Katia, on appelait ça faire les courses. On se donnait rendez-vous rue Saint-Honoré et on partait ensemble dévaliser les boutiques. J'essayais des manteaux qui lui allaient mieux qu'à moi, des robes qui l'avantageaient, et je les lui offrais. On riait beaucoup. Je dépensais beaucoup. On s'amusait. Katia m'a oubliée. Elle s'est trouvé d'autres amis plus riches, plus puissants et plus intéressants que moi et je sais que depuis elle crache sur ce que j'ai la faiblesse de croire encore notre amitié. Dans la vie, les gens s'excusent pour des riens. On vous demande pardon quand on oublie de vous tenir la porte mais celui qui vous écrase les doigts n'a pas un mot pour ça.

J'avais souvent pensé qu'en faisant plus attention et notamment en m'interdisant les sorties du week-end, je pourrais peut-être mettre un peu d'argent de côté. À la place, d'un seul coup j'étais riche. Immensément riche. Mais ça ne m'a pas empêché, le soir, d'aller quand même promener le chien.

Pour le jour de l'an, Paul connaissait une salle qu'on pourrait louer pas trop cher, Hervé avait entendu parler

d'un traiteur qui fournissait en plus des repas les couverts en plastique, des tables de banquet et des chaises pliantes, et d'un groupe qui, paraît-il, n'avait pas son pareil pour animer les soirées. Le traiteur proposait en entrée du foie gras de canard, en plat de la lotte à l'américaine, le tout couronné par des nougats glacés, menu que Charlotte et Émilie se sont empressées de critiquer au nom du désastreux mélange foie gras-poisson qui ne présageait rien de bon. Nous avons rencontré le représentant d'une société qui s'occuperait elle aussi des couverts, des chaises et des tables pour les quatre-vingt-trois personnes prévues, et qui servirait à chacun de nos amis petitsfours à volonté, pièce de bœuf Wellington et omelette norvégienne. La salle, l'orchestre et le traiteur ont été réservés. Entre-temps nous avons gagné. Bien sûr, la question s'est posée de savoir si nous invitions tout le monde ou si nous laissions chacun payer tranquillement sa part comme prévu, et ce furent bien des discussions dans la voiture, bien des engueulades autour de minuit, mais à la fin nous avons décidé qu'aucun de nos amis ne bénéficierait de nos largesses, pour ne pas leur donner de mauvaises habitudes.

Ramasser par terre les tickets jetés, les billets froissés, et vérifier à la machine qu'ils sont bien tous perdants jusqu'à trouver la perle rare, le ticket balancé par erreur,

le gros lot bêtement passé inaperçu, j'en ai longtemps vécu – cette profession n'a pas de nom.

Je maîtrisais toujours aussi mal les nombres. Mon courtier m'a proposé d'acheter une île dans le Pacifique. Sur les photos on voyait un joli cercle aux bords blancs se mêlant tout doucement aux eaux vertes nuancées de turquoise. Il y avait là un terrain de quatre cent treize hectares, une maison de sept pièces, des dépendances en paille et en bambou pour les domestiques qui se recruteraient facilement sur les îlots voisins, une piscine olympique, assez de place encore pour construire un héliport et implanter dix ou douze entreprises qui ne seraient pas venues construire pour de vrai leurs immeubles mais y auraient localisé leur siège, j'ai refusé, j'avais peur que mon nom soit plus tard associé à celui d'un scandale, j'avais peur qu'on me reproche d'habiter seul cette maison, qu'on dise que les piscines olympiques et les mers vert turquoise n'ont que faire du petit point qu'on voit là, moi, sur les photos prises du ciel grâce au nouvel héliport, cette petite chose qui prend tellement de place à elle seule et ne sait même pas nager.

Dans les premiers temps on ne sait pas quoi faire, on a des rêves et des ambitions d'avant, on a d'anciens désirs qui ne collent plus au pouvoir tout neuf qu'on nous a mis dans les bras.

Les Colin se sont décommandés. Ils nous ont envoyé un chèque, couvrant leur part des frais de location de salle, d'orchestre et de traiteur, chèque accompagné d'un petit mot qui nous souhaitait de bonnes fêtes. Les Maillot ont fait pareil, sans le petit mot. Et les Dubos, le petit mot sans le chèque. Nos amis les Mérion ont appelé. Ils ont dit qu'ils partaient en famille parce qu'une de leurs tantes se mourait d'un cancer du ventre. Caroline était empêchée. D'autres avaient la grippe. D'autres avaient peur de l'attraper et préféraient donc éviter les soirées. Georges, Frédéric et Jean-Luc n'ont pas daigné nous prévenir qu'ils ne viendraient pas. Justine, en larmes, a sangloté qu'elle nous expliquerait – autant dire que nous ne l'avons jamais revue. Le soir du 31 décembre, nous sommes arrivés dans cette salle des fêtes en sachant déjà qu'il en manquerait pas mal, des convives. Sur le parking, les musiciens sortaient les instruments de leurs coffres, des tambours, des tambours et encore des tambours, allant du très grand au très petit, tous rouge et blanc. Dans la salle, le traiteur finissait de dresser les buffets où sur de grands plateaux les pains surprise côtoyaient les canapés et les assiettes de sushis. Nous étions en avance. Nous avons voulu aider à installer les tables et les chaises, nous avons voulu porter des tambours mais, à chaque fois, on nous a dit que ce n'était pas la peine. Pascal est arrivé, suivi d'Asma qui s'est excusée : sa gamine était

malade, elle ne pourrait pas rester longtemps. Marine non plus ne nous accompagnerait pas tard, et nous lui avons proposé de boire une coupe de champagne, face à la salle vide. Des quatre-vingts convives prévus, il n'y en avait peut-être qu'une vingtaine, et la salle en paraissait plus grande, et les buffets plus somptueux, ceux qui mangeaient n'étant bousculés ni doublés par personne et ceux qui ne mangeaient pas se promenant, sortant fumer, allant aux toilettes, errant, en fait, comme nous-mêmes nous errions, sauvant tant bien que mal les apparences grâce à ce verre de champagne qu'on buvait avec Marine en silence. L'orchestre a joué. Au milieu de la salle, il y eut un coup de sifflet, les hommes tambours ont frappé leurs tambours, les femmes tambours les ont suivis, ça s'est lancé, comme ça, tout de suite très fort, quelqu'un a demandé si c'était de la musique d'origine brésilienne, on n'a pas entendu la réponse, avec les tambours, de toute façon, on n'entendait plus rien.

L'impression de flotter qui n'est rien comparée au sentiment de puissance qui va suivre, l'envie de courir, d'embrasser ou de gifler les gens, l'impression aussi de n'être plus lié à tout ce qui avant faisait poids, d'être passé de l'autre côté des choses et non plus à côté, d'avoir basculé et d'être ailleurs, complètement ailleurs, et d'y avoir enfin trouvé sa place.

Toujours à cause de ce problème de nombres, il m'est arrivé de ne plus trop savoir où j'en étais, notamment certaines nuits, quand je me croyais en l'an 10 000 et que j'insistais en rêve pour payer 3 000 euros ce qui n'en valait que 100, je faisais beaucoup de bazar dans ces moments-là, je criais, mettais pas mal le bordel dans mon lit, j'aurais voulu que mes rêves aient un majordome et que de temps en temps ce majordome me commande de partir, s'il vous plaît, maintenant, allez, réveillez-vous, foutez-moi le camp, ou alors, pour une fois, soyez gentil, dormez.

On pense longtemps à ce qu'on a gagné. Après on ne pense pas, on a juste la fièvre, l'envie de mordre un cheval ou d'aller dans l'arène s'affronter aux cornes d'un taureau.

À cause du chien, je suis allé tous les soirs quai de la Croisette, quai d'Offenbach, autour du lac de Créteil. C'était sa balade, celle à laquelle lui et moi on s'était habitués. Je pensais qu'après sa mort commencerait pour moi autre chose, mais j'ai continué à me promener sur les mêmes quais, aux mêmes heures, j'étais lié à tous les propriétaires de chiens que j'avais croisés là pendant tant d'années qu'ils étaient devenus sans le savoir mes seuls et mes derniers amis.

La distance. C'est comme si, en ayant gagné, j'avais appris à mesurer ce qui me sépare des autres et que je voyais mieux, maintenant, entre nous la distance.

J'étais chauffeur de bus. Je tiens à préciser qu'avant même d'entrer dans le secteur des transports je détestais ce boulot, mais c'était tout ce qu'on trouvait dans mes cordes, à ce moment-là, vers Strasbourg. J'étais donc chauffeur de bus avec le costume couleur caca d'oie qu'on nous oblige à porter et qui fait qu'on se sent encore plus mal, en croisant le regard des gens, comme si conduire le bus ne suffisait pas. Quand j'ai appris que je venais de gagner, j'étais au volant. Le bus a fait quelques embardées, j'ai grillé deux feux rouges et, dans la foulée, je me suis permis d'oublier sept stations. À l'arrière, les gens se plaignaient. Outre ceux qui s'engueulaient très fort avec moi il y avait ceux qui s'engueulaient très fort entre eux, certains étaient contents que le bus aille plus vite, d'autres avaient raté leur arrêt. Je me suis garé face à une brasserie. Dans ma tête, c'était le terminus. Les passagers n'étaient pas nombreux. Au micro, j'ai dit que suite à un incident technique, j'offrais une choucroute à tout le monde. Personne n'est venu. Ils ont eu tort, la choucroute était bonne, sans plus, mais bonne, et ensuite, après les bouteilles de sylvaner, celles de gewurztraminer et le café allongé, je m'étais promis de les déposer un par un devant chez eux.

Pour sa démission, elle avait pensé envoyer en recommandé une lettre où elle aurait glissé, outre l'annonce de son départ, quelques insultes bien senties à l'endroit de sa hiérarchie, mais elle s'est dit qu'après tout, quitte à s'offrir le luxe d'incendier ses prétendus supérieurs, mieux valait y aller en personne et leur jeter au visage quatre ou cinq de ces vérités définitives dont on ne se remet pas, surtout quand elles surgissent à l'improviste de la bouche de subalternes sur qui l'on découvre avec effarement n'avoir tout à coup plus aucune prise. Arrivée comme d'habitude à huit heures, elle a attendu près des bureaux de madame Schilinger et de monsieur Maillard, ses deux cibles. Vers huit heures et quart, elle a vu passer Jef, Daniel et Momo, les agents d'entretien, suivis de monsieur Boitignon, l'expert-comptable qu'elle avait dans le nez depuis pas mal d'années mais à qui elle a accordé ce matin-là clémence et grâce, sait-on jamais, un comptable, un jour elle pourrait en avoir besoin. Évelyne, la secrétaire de madame Schilinger lui a tendu la main, et à Suzie, la secrétaire de monsieur Maillard, elle a fait la bise. À neuf heures, Schilinger et Maillard n'étaient toujours pas là. Pour patienter, elle a rangé quelques affaires dans son bureau, arrosé pour la dernière fois cette plante bizarre ramenée d'Afrique, qui partait tout en tige et qu'elle laisserait là, au bon vouloir de ses successeurs. Elle a trié des papiers, jeté des

stylos, récupéré des enveloppes et des timbres qu'elle a par habitude fourrés dans son sac, allumé son ordinateur et ouvert ses mails. D'anciens clients lui demandaient conseil. Ils ne savaient pas qu'ils n'étaient pour elle que d'anciens clients. Elle leur a répondu. Aux uns, elle a conseillé d'aller voir ailleurs. Aux autres, de changer de prestataire. À dix heures, Schilinger et Maillard ont appelé pour dire qu'ils arrivaient, et qu'ils étaient coincés dans les embouteillages. Elle les a attendus. Elle est allée faire un tour sur le parking, le temps de fumer une cigarette, mais ni Chantal ni Nicole ni Matthieu n'étaient là pour lui en offrir une. Elle est remontée. Dans son bureau bien propre, il n'y avait rien à faire. Elle a attendu midi. Et puis, le moment est venu du restaurant d'entreprise. Elle a pensé rentrer chez elle et envoyer sa lettre de démission mais Suzie l'a promenée dans les couloirs, disant qu'elle avait un mot à mettre là, une lettre à remettre ici, l'entraînant petit à petit vers la file d'attente du self. C'est là, pendant qu'elles faisaient la queue, leur plateau à la main, qu'elle lui a balancé qu'elle ne reviendrait pas, qu'elle quittait l'entreprise, elle lui dirait pourquoi, après, quand Schilinger et Maillard, ces deux monstres, seraient enfin sortis de leurs embouteillages.

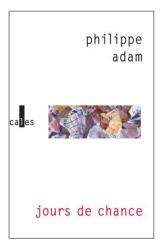
Heureux et malheureux comme tout, j'ai garé le bus et je suis allé fleurir la tombe de mes parents qui, du

fond de leur caveau, voyaient des années de jeux récompensées, les mises de toute une vie, la leur, me revenant au centuple, et j'ai pleuré en déposant mes fleurs, et j'ai pleuré aussi, encore, longtemps, tête baissée sur la tombe, en imaginant leur joie.

Un rottweiler, un saint-bernard, un mastiff, un bouvier des Flandres, un mâtin de Naples, un dogue ou quelque chose comme ça. En tout cas un gros chien. Je voulais me promener avec une bête plus grande que moi, un animal qui fait peur. J'avais envie que mon chien dise quelque chose de ma personnalité et de ma puissance, qu'il me protège, aussi, mais en même temps qu'il attire l'attention des promeneurs, quai d'Offenbach. J'étais impatient qu'on me pose des questions sur sa taille, sur son poids et sa race, impatient qu'on me demande enfin combien je l'avais payé. Cher, serait ma réponse. Plus cher que ce qu'on s'imagine capable de mettre dans un simple chien, mais regardez-le, c'est une bête à concours.

On part perdant. On croit que dans la vie les choses vont forcément mal tourner parce que c'est pour nous dans la logique du monde mais, quand elles tournent à notre avantage, on n'a pas eu le temps de changer, on a gardé malgré soi la même tête et dans cette tête la même mentalité – on part perdant.

Je n'avais rien. Et maintenant je n'ai plus rien. Des souvenirs, oui, bien sûr des souvenirs. Et ils sont tous heureux.



Jours de chance Philippe Adam

Cette édition électronique du livre Jours de chance de Philippe Adam a été réalisée le 08 juillet 2011 par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN: 9782070134670 - Numéro d'édition: 184732).

Code Sodis: N49807 - ISBN: 9782072448713

Numéro d'édition: 232793.